

Draguignan, le 16 mars [19]66

Mon cher Marcel,

En tout cas, si je n'ai pas trouvé ici tout ce que j'y espérais, j'ai du très beau temps depuis deux semaines. Les trois dernières journées surtout ont été ravissantes tout comme nos plus belles journées d'été chez nous, mais sans mouches, sans insectes d'aucune sorte, quoique sans doute il y en a en temps et lieu. Je rentre d'une grande promenade le long de la petite rivière qui enserre Draguignan, la Nartuby. Le charme de cette petite ville, comme je te l'ai déjà dit, je pense, c'est qu'on en sort facilement pour se trouver, en peu de temps, dans une très jolie campagne.

Évidemment, comme tu l'as déduit justement, les Bougearel et cette infernale propension qu'ils ont pour se compliquer la vie m'ont assombri la vie, mais je suis maintenant déterminée à ne plus me laisser accaparer par leurs problèmes, car je pense que personne ne pourrait les en sortir. Je tâche donc de prendre l'air et du soleil en autant que possible avant de rentrer. Peut-être que je passerai encore un peu de temps à Nice au retour. D'ici peu de temps, je vais prendre des dispositions pour rentrer. Je devrais recevoir mes épreuves d'ici peu, et dès lors je serai libre d'aller et de venir.

Les journaux d'ici ont dédié des manchettes à ce nouveau scandale canadien. J'en ai découpé deux que je t'apporterai. Quelle pitié en effet, et tout cela pour des sottises alors que le gouvernement devrait s'occuper de tant de choses importantes et qui pressent.

J'ai fait un merveilleux petit voyage par car à Moustiers. On longe le Verdon pendant plusieurs kilomètres et on aperçoit de très haut un fil d'eau vert émeraude au bas de très hautes falaises blanches. C'est très impressionnant. Tous ces petits villages de la Haute-Provence sont d'une beauté saisissante, exactement comme je les imaginai, plus beaux peut-être encore. Quel malheur que les choses aient tourné comme elles sont et que tu aies décidé de ne pas venir, car, nous deux seuls, à se promener dans ce pays, nous aurions été heureux, j'en suis sûre. Dans ces campagnes hautes et encore isolées, les gens m'ont l'air hospitaliers et d'avoir conservé les vertus d'autrefois et un accueil chaleureux envers les étrangers. Tandis qu'ici, c'est à qui le tondrait le mieux. Paula est toujours à la clinique. J'y suis allée la voir une fois un petit trajet assez malcommode à une dizaine de kilomètres de la ville et franchement cette clinique ne m'a pas fait très bonne impression. Je ne sais trop si j'ai raison. Plus je vis à Draguignan, plus je découvre de gens dans le cas ou à peu près des Bougearel. Pieds-Noirs, Algériens déplacés, Tunisiens émigrés, et même des Parisiens venus s'installer dans le Sud pour cause de santé, et tous respirent le malheur, en dépit de ce que le pays est ravissant et facile. D'où vient cette difficulté d'adaptation qui semble ronger les gens et les rendre malades? Est-ce de la France? Ou des émigrés? En tout cas, cette petite clinique dont je te parle est remplie de ces cas-là.

Pourtant, Dieu sait qu'il a mis ici tout ce qu'il y a de plus beau dans sa nature.

Moi aussi, je commence à m'ennuyer, et à avoir hâte de rentrer. N'oublie pas de

m'envoyer un mot aussitôt que tu auras reçu mon premier colis par messagerie car j'en enverrai un autre dès que le premier sera arrivé. Je t'ai aussi fait envoyer ces jours-ci par courrier recommandé — mais lent — mon manuscrit que j'avais traîné avec moi, pensant travailler peut-être, mais ce n'est pas le moment.

Donc, un mot pour m'avertir que mes colis sont arrivés, si tu le veux bien. Je me garde le plus de place possible dans mes valises pour mes achats de dernière heure.

Je t'embrasse tendrement.

Gabrielle

C'est la fête de M. Bergeron cette semaine, le dix-huit. Si tu as oublié de lui faire tes vœux, mieux [vaut] maintenant, un peu [en] retard, que pas du tout.